

Johann Le Guillerm est parti pendant un an et demi « rencontrer la terre » pour confronter ses certitudes aux déséquilibres de mondes handicapés, traumatisés et aux fonctionnements tribaux. Dans ses bagages, un fil. Un périple entre confrontation au handicap et expérience intime.

à la rencontre de la terre

Johann Le Guillerm

Départ

Je suis parti pour déstabiliser mes repères et me défaire de mes *a priori* culturels. Je voulais motiver mon instinct de survie en recréant un équilibre avec des paramètres physiques, géographiques et culturels nouveaux. Rencontrer l'inconnu, voir, sentir puis reconnaître. Repérer, identifier, accepter, comprendre... Je recherchais aussi des micro-sociétés, minoritaires, inadaptées ou spécifiques pour comprendre leurs différences, leurs codes. Alors j'ai dressé un fil entre eux et moi, un vrai fil à 20 centimètres du sol pour communiquer. J'ai confronté leur verticalité, leurs tentatives d'équilibre, leurs difficultés de handicapés à mes tentatives d'homme de cirque pour me mettre en difficulté. Parfois j'ai travaillé, d'autres fois non, selon la situation et l'accueil que l'on me réservait.^[1]

Ile de la Réunion

Du 13 décembre 1999 au 5 janvier 2000
Étape 1 : orphelinat des Apprentis d'Auteuil – centre de rééducation de garçons à Saint-Gill-le-Haut et foyer de jeunes filles Marie-Poitvin à la plaine des Cafres.
J'ai voulu débiter mon périple à La Réunion. C'est une île, elle est petite, et répond à mon désir de micro-société. Les enfants accueillis dans les centres ont été victimes de pédophiles, violents ou violés par leurs proches. Ils sont fermés, grognons, courbés. J'ai parlé aux directeurs de mon projet et de mes recherches sur l'équilibre et la verticalité. Aux enfants, je dis que je veux tenter des expériences avec un fil, ils le prennent comme un jeu, sans en demander plus. Je suis frappé de leur très grande hésitation, ils peinent à se lancer de la plate-forme dans l'inconnu, ont peur de

l'instabilité. Leurs pieds sont recourbés en dedans, en position de fermeture. Mais quel changement quand ils parcourent enfin ce petit chemin si périlleux ! Leur posture s'inverse brutalement au point que j'ai peur qu'ils ne se froissent les muscles... Leur transformation physique est impressionnante, ils semblent mis en confiance par cette valorisation de leurs aptitudes. Mais j'ai l'impression que les éducateurs les protègent trop et les privent peut-être du risque nécessaire à l'envol.

Étape 2 : déficients auditifs – Collège Paul-Hermanne à Saint-Pierre

Une quarantaine de personnes sont réunies, elles ont entre cinq et cinquante-cinq ans. Au collège, on mène un gros travail avec les enfants pour les intégrer dans l'école. Leurs parents participent à l'atelier. Ici, aussi, je mène un travail de fil. Les gens sont confiants dès lors que notre regard ne les amoindrit pas. Je remarque que leur recherche d'équilibre est très lente, mais soutenue, concentrée. Chez les entendants, le repère de l'équilibre s'opère dans la conscience du déséquilibre. On trouve l'équilibre par rattrapage. Chez les déficients auditifs, le mouvement d'équilibre est beaucoup plus coulé, comme s'ils l'ajustaient en permanence et non par à-coups dans la lutte contre le déséquilibre. Ils travaillent forcément beaucoup avec le regard, voient tout, c'est spectaculaire. Mais comme n'importe quel débutant, une situation inattendue les surprend, ils ne savent pas y parer.

Cameroun

Du 26 février au 28 mars

Après avoir travaillé à Madagascar la manipulation d'objets auprès d'orphelins et renoncé dans un Mozambique soumis à

d'autres urgences, à d'autres violences, cap sur le Cameroun. Pendant tout mon séjour, je suis épaulé par Joël Ebouémé Bognomo, secrétaire général de la Fédération camerounaise des sports pour handicapés, président de SOS African Light Theatre, lui-même handicapé.

Étape 1 : handicapés moteurs des membres inférieurs. CCF de Yaoundé et de Douala.

Sur la corde, les personnes ont un équilibre instantané. Étonnement. Mais leur déséquilibre au sol est tel qu'ils compensent en permanence. Ceux qui sont handicapés des deux membres sont assis sur la corde, en équilibre sur leurs fesses et leurs pieds. Ils avancent à l'aide d'une main sur le câble. Leur corps garde la mémoire de l'équilibre, qu'ils savent entretenir. La manipulation d'objets leur est plus difficile. Ils doivent amortir la réception avec le haut de leur corps. Mais les jambes qui jouent un grand rôle dans l'amorti leur font défaut, la difficulté s'accroît. Et puis, lorsqu'il faut récupérer les objets tombés, ils sont moins à l'aise, ils rampent et, devant moi, ça leur est difficile.

Étape 2 : Centre de non-voyants. Alliance française de Buyea.

Quand j'arrive dans le centre, je suis accueilli par ce dialogue entre deux enfants malvoyants. L'un dit :

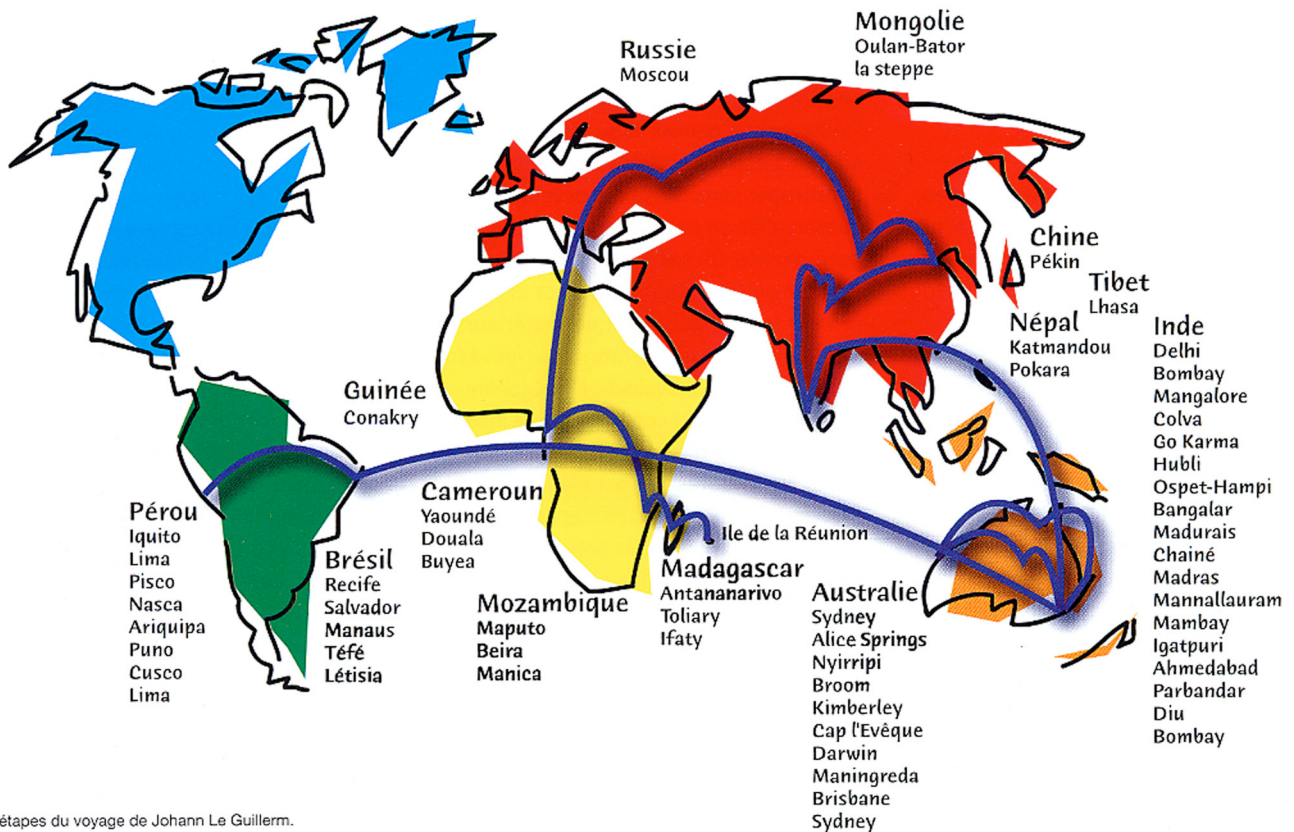
– « Tu as déjà vu un Blanc ? »

– « Non, répond l'autre, je n'ai jamais vu d'humain... »

Avec ces jeunes, j'entreprends un travail de manipulation de canne d'aveugle. Je connais ce travail que j'ai expérimenté au Cirque ici parce que j'avais monté mon chapiteau dans un champ et que, n'ayant pas d'éclairage, je finissais en général mon entraînement dans le noir... C'est ainsi que

CARNETS DE ROUTE

Johann Le Guillerm, à la rencontre de la terre



Les étapes du voyage de Johann Le Guillerm.

J'en étais venu à travailler les yeux bandés. Il suffit d'échanger les repères visuels contre ceux du toucher. À Buyea, je décide donc d'enseigner cette technique aux jeunes. Tous ont des baguettes pour se diriger, tâtonner dans leur environnement proche et éviter les écueils, mais leur champ est limité, ils ne savent pas éviter les obstacles latéraux, passent leur temps à prendre des coups. Bien qu'en alerte, leur position est fermée, prête à parer. Cette fermeture se cristallise dans leur corps. Alors souvent, on les voit assis, la tête entre les mains, recroquevillés. Ils ne partent plus que dans leur tête, comme en un voyage intérieur. Je mène un travail individu par individu, car les explications passent par un contact physique. Je débute avec des exercices d'étirement pour rappeler à leur corps ses possibilités d'ouverture. Je poursuis avec des petits jeux très simples comme courir dans un champ en liberté ou sauter. Ils apprennent à rattraper des objets lancés. Tout cela, ils ne l'avaient jamais tenté. On le voit quand ils courent, les pieds en avant, comme s'ils cherchaient à repérer l'espace. Il faut dire que, là-bas, on ne cherche pas à développer l'autonomie des non-voyants. C'est trop risqué. Ils peuvent être confrontés à des obstacles inattendus (sols défoncés, égouts à ciel ouvert...), ils

sont donc toujours accompagnés. Les exercices se passent formidablement, leur capacité à mémoriser échauffements et manipulation est optimale. Je leur explique la technique de canne utilisée en Europe, marcher en balayant l'espace devant eux. La canne doit former avec l'espace des pieds un triangle et s'actionner opposément au pied en mouvement. À la fin, je leur remets un diplôme à la demande du centre ! Ils ne le liront jamais, mais en semblent fiers. Ils m'interrogent longuement sur la manière dont on accompagne les non-voyants en Europe.

Conakry (Guinée)

Du 29 mars au 25 avril

Mutilés du conflit de la Sierra Leone. Camp de transit de Handicap International, centre orthopédique de rééducation de Conakry. Tous ont été mutilés par des rebelles après avoir été interrogés : selon qu'ils souhaitaient une manche courte ou une manche longue, on leur tranchait les doigts, la main, le bras jusqu'au coude ou l'épaule... ou les jambes. Handicapés brutalement, ils doivent se guérir mentalement, accepter l'inacceptable et l'irréversible. Leur regard montre une très grande perturbation. Jamais je ne les interroge sur ce qui leur

est arrivé. La situation est déjà pénible. Je dois me blinder, agir. Ils sont là le temps de se faire poser des prothèses et de s'y adapter. Comme je l'ai déjà observé, le traumatisme bride l'élan. Je le vois sur la corde. En revanche, le travail de manipulation est positif. Nous apprenons à manier les objets du quotidien en développant de nouvelles capacités. J'essaie de tester chaque exercice d'abord, mais souvent j'improvise. On apprend à craquer une allumette avec les doigts de pied, à jeter en l'air une bouteille de plastique avec les moignons. Ici, ils se reposent, l'ambiance est calme, ils dorment beaucoup, c'est presque un luxe. Tous retourneront bientôt dans leur camp de survie. En Sierra Leone.

Moscou - Oulan-Bator

Du 16 au 21 mai

Transsibérien. Un espace clos en mouvement, une micro-société composée de touristes, de commerçants ou d'employés. J'observe de ma fenêtre les glissements de paysages et de cultures. C'est à la fois lent et en perpétuel mouvement. Je travaille beaucoup sur le concept d'évolution. Les repères que l'on se donne dans le temps pour décrire ne correspondent pas à un arrêt. Tout bouge, en permanence.

Un jour, une forêt de bouleaux à feuilles.
Un jour, une forêt de bouleaux à bourgeons.
Un jour, une forêt de bouleaux et de pins.
Un jour de pins sous la neige.
Un jour de steppe.
Un jour de steppe et quelques yourtes.
Un jour, des yourtes de plus en plus nombreuses.
Un jour, un centre-ville, le béton partout.

Oulan-Bator (Mongolie)

21 mai au 4 juin

Je suis accueilli par Côme Doerflinger, ex-trapéziste des Arts Sauts. Il s'est installé en Mongolie comme guide touristique. Il n'aime que les grands espaces et l'inconnu. Il a tout laissé pour vivre ainsi et n'aime rien tant que faire visiter des morceaux de steppe dans lesquels il n'a jamais mis les pieds.

Népal

du 5 juin au 16 juillet

Je passe quelques jours à Pékin, puis arrive au Népal, indescriptible tant la diversité culturelle est grande par rapport à la taille du pays, je décide d'aller à Lhasa, au Tibet.

Lhasa (Tibet)

du 1^{er} au 13 juillet

S'y rendre est laborieux : les autorités chinoises entendent faire comprendre qu'on n'y est pas les bienvenus. Passage de frontières, chargement en bétailière, des heures de chaos dans des chemins de terre défoncés, accrochés aux montants du camion. Nouveau contrôle, puis embarquement en Land Rover, le groupe se disperse. Le mal de l'altitude est redoutable, les muscles dorsaux se tendent, les cervicales s'engourdissent, mal de tête. Il faut veiller à ne pas s'enfoncer. Le paysage est magnifique, mais la fatigue plombe. Enfin j'arrive. Le pays est occupé, muselé. Lhasa, le jour, est un site touristique de la spiritualité. De nuit, la ville se transforme en « bordel chinois de garnison »...

Inde

Du 17 juillet au 15 septembre

Je parcours le pays en train en tous sens et je tente d'y saisir les différences de codes sociaux. J'ai l'occasion de faire une expérience de méditation à l'Académie internationale Vipassana (un ashram) qui propose une initiation à une technique : l'impermanence.

[...] On passe deux jours à observer sa respiration. Il s'agit de ne pas la forcer, mais de se concentrer sur ce que l'on ressent dans l'instant sans penser ni au précédent ni au suivant. L'esprit a envie de s'échapper, il faut le rattraper sans cesse. On développe ainsi l'observation de sa propre nature, c'est l'impermanence. On sait que tout peut basculer du jour au lendemain. Il m'est arrivé de refuser tout ce qui venait de l'extérieur, je perdais tout, je ne mémorisais rien. Mon esprit trop libre se révoltait... Il faut continuer, tenir les dix jours, accepter chaque instant, agréable ou non pour ce qu'il est. L'expérience est totale. Progressivement, on acquiert la faculté de s'ouvrir à des perceptions de plus en plus fines, infinies. On prend conscience que l'on peut modifier sa structuration mentale comme physique, abattre un mur entre conscient et inconscient. Un autre monde s'ouvre. De tout ce que j'ai vu, le « pays » intérieur que je visite là est celui qui m'a le plus impressionné...

Australie

Du 16 septembre au 29 octobre

Le lendemain de mon arrivée à Sydney, je prends l'avion pour Alice Springs où je retrouve Janine Paecock qui fut régisseuse générale du Cirque ici. C'est elle qui a organisé mon périple et obtenu les autorisations nécessaires pour pénétrer en territoire aborigène. Elle m'accompagne durant tout le voyage.

Direction Nyirripi, communauté aborigène située à 5 heures de route. À mes côtés, Judith Nungarrayi-Martin, aborigène militant pour le développement de sa communauté, et Melissa Juhanson, missionnée pour enseigner l'utilisation de la caméra aux populations autochtones. La communauté vit sans alcool, seule manière de combattre ce fléau. On nous montre notre campement, à 1 kilomètre du village. C'est le Camp Sorry, place des étrangers et de la guerre. Là nous dormons le soir. C'est aussi le lieu que tout étranger est prié de réintégrer quand la communauté doit régler un problème. Avant de pénétrer sur les terres aborigènes, notre entremetteur nous enseigne les codes fondamentaux. Il faut faire très attention aux lieux et aux codes. Ici, par exemple, regarder dans le blanc des yeux quelqu'un qu'on ne connaît pas est vécu comme un profond manque de respect... Le contact doit être progressif. On nous fait découvrir

la communauté : l'éolienne hydraulique, le groupe électrogène, l'école, le supermarché, le local radio. Les maisons sont en tôle. On les construit parce que l'Australie octroie des subventions pour cela. Mais les aborigènes dorment depuis toujours dehors, emmitoufflés ensemble sous une seule couverture, et cela continue... Leur culture me semble très étrange. Je travaille chaque matin dans l'école où j'ai tendu mon câble. Les enfants semblent tout naturellement trouver leur équilibre, comme tous ceux des campagnes habitués à marcher sur des sols non nivelés. Je suis frappé par leur absence de souplesse, leurs muscles semblent bandés en permanence. Peut-être à cause de la chaleur intense, ou en raison de leur alimentation. J'y pense à cause de leurs techniques de chasse du goana, sorte de gros lézard dont ils sont friands. Dans cette technique des hommes – les femmes adoptent d'autres manières –, l'animal est déterré, puis pourchassé jusqu'à ce qu'il trouve refuge dans un arbre et que l'on lui lance des bâtons. Tétanisé de peur, le goana se laisse alors abattre sans difficulté. Il sera cuit sur le champ. Est-ce cette viande bourrée de l'adrénaline de l'animal qui laisserait des traces dans les muscles des hommes et créerait cette tension si particulière ? C'est ce que j'imagine. Cette atrophie de leur corps est sans doute volontaire, l'adrénaline est une énergie accumulée, comme un combustible adapté à leur mode de survie. [...]

Départ pour Darwin, je parle de ma vision du cirque au cours d'une conférence dans le cadre du Festival cirque théâtre. Puis je reviens à Sydney où je dois rencontrer des sportifs olympiques pour une expérience sur fil tendu. La rencontre est annulée la veille.

Amérique latine

Brésil – Amazonie – Pérou

Du 20 novembre 2000 à février 2001

Mon périple en Amérique latine sera stoppé, je dois rentrer en France. Je ne finirai pas le voyage comme prévu par l'Amérique du Nord.

Je ne suis pas allé plus loin dans mes observations. Je le ferai plus tard ou d'autres s'empareront de ces tentatives pour les faire progresser. Je l'espère...

1. Ce voyage a été réalisé avec le soutien de l'AFAA et de la Fondation BNP-Paribas.